

La réponse est bien simple à nos yeux : c'est que la critique de la raison pure avait démontré qu'il n'y a point de connaissance sans éléments à priori, et qu'ainsi l'élaboration qu'on propose est une manifeste absurdité. Éliminer toute idée à priori de la connaissance, dit Kant, c'est chercher à démontrer par la raison qu'il n'y a point de raison ; car connaissance rationnelle et connaissance à priori sont la même chose. Quoi qu'il en soit, M. Ueberweg se propose de renverser la théorie de Kant, et il lui paraît dès lors convenable « de substituer aux axiomes d'Euclide, auxquels l'habitude a attaché le prédicat d'*apriorité*, des propositions tout autres, et dont l'origine empirique ne puisse être niée. S'il est prouvé que de ces propositions on peut tirer toute la géométrie aussi bien et même mieux que des axiomes d'Euclide, on a en même temps montré qu'on peut, sans recourir à l'*apriorité*, baser la géométrie sur des principes analogues à ceux des sciences naturelles, et ranger la géométrie au nombre de ces sciences. » Ne discutons pas, allons droit à l'application :

« *Théorème 1.* Il existe un ensemble continu et homogène, capable d'être divisé et étendu à l'infini, de lieux qu'un corps peut occuper. *Définitions :* Nous nommons cet ensemble *espace* ; une partie finie de cet espace infini, nous la nommons *corps géométrique*. — C'est sur cette homogénéité de l'espace que repose l'universalité des propositions géométriques, en tant que ce qui est prouvé pour un lieu de cet espace est nécessairement prouvé pour tous. Homogénéité, continuité, infinité, telles sont les trois propriétés fondamentales de l'espace à conclure de la première expérience (1). » Il est inutile d'aller plus loin. Si l'expérience donne l'infini, l'expérience signifie la raison, et la connaissance à posteriori n'est pas autre chose que la connaissance à priori. L'auteur est d'accord avec Kant, sa critique n'est qu'une chicane. Reste à savoir si les empiristes seront d'aussi facile composition que les aprioristes.

(1) F. Ueberweg, *Exposit. scientif. des principes de la géométrie, précédée d'une discussion sur le fondement de la certitude des propos. prem. de cette science*; trad. par J. Delbœuf, Liège, 1860.

M. Ueberweg a trouvé un émule. Il y a une double géométrie, dit M. Delbœuf : la géométrie expérimentale étudie les corps indépendamment de leur substance, et cherche à ramener une forme donnée à une forme idéale; la géométrie théorique suit une marche inverse; partant de principes idéaux, absolus, elle crée des formes à l'infini et cherche à les faire coïncider avec les formes naturelles. L'une est inductive, l'autre déductive et syllogistique. Soit, cela est clair et conforme aux notions reçues : la géométrie pure est une science déductive qui part de principes absolus et qui crée ses formes ; mais une part peut être faite à l'expérience et à l'induction dans quelques applications de la géométrie, par exemple, dans la cristallographie. Ces principes posés, l'auteur se demande comment il faut procéder à l'édification de la science, de la géométrie théorique. La question paraît superflue : puisqu'il s'agit de la géométrie qui n'est pas expérimentale, mais déductive, il semble qu'il faille procéder par déduction, et non par expérience; puisque la géométrie part de principes absolus, tandis que l'observation ne porte que sur des faits complexes et concrets, on n'a qu'à développer les principes et à en tirer les corollaires par les diverses formes du raisonnement syllogistique ; puisqu'enfin la géométrie crée des formes, tandis que l'expérience se contente des phénomènes donnés par la nature et que l'expérimentation, en combinant les circonstances, provoque seulement la formation des mêmes phénomènes, il est clair que la géométrie est une science rationnelle, qui n'a rien de commun avec l'expérience. Eh bien, toutes nos prévisions sont en défaut : la méthode de la géométrie déductive, c'est l'expérience. La géométrie combine ses droites et ses plans, comme le chimiste combine ses corps simples, et il regarde ce qui se passe. Il est fâcheux seulement que le géomètre ne trouve pas comme le chimiste ses éléments dans le monde extérieur et qu'il doive les inventer. N'importe, M. Delbœuf tient à sa découverte; plutôt que de sacrifier l'expérience, il en produira une espèce nouvelle : le vulgaire se sert de l'expérience réelle, le géomètre de l'*expérience idéale*. Le mot est joli et mérite autant de succès

que « l'élaboration rationnelle des données empiriques sans éléments *a priori*. »

Est-ce que l'expérience idéale donne au moins à la géométrie une base certaine? C'est selon; la certitude subjective est universelle, parce que l'abstraction qui est son point de départ emporte avec elle l'universalité des résultats (dans les sciences abstraites c'est tout le contraire); mais la certitude objective, la certitude de la *vérité* de la science est moindre, car elle dépend de la *vérification*, de la comparaison des phénomènes idéaux avec les phénomènes réels, c'est à dire des observations directes (1). Je crains bien qu'à ce prix la géométrie ne soit plus sûre du tout. S'il faut vérifier l'homogénéité, l'isogénéité et la continuité de l'espace, considéré dans toutes ses parties, ce que personne n'a jamais fait et ne fera jamais, avant de procéder à aucune démonstration, les géomètres feront bien de se demander s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à leur science. Jusqu'ici ils étaient dispensés de toute vérification empirique, parce que la géométrie passait pour une science indépendante de l'expérience; jusqu'ici ils citaient avec orgueil la « méthode géométrique » et défiaient les savants d'arriver dans leur domaine au même degré de rigueur; mais à l'avenir, grâce au progrès de la pensée, ils doivent tomber au niveau commun de l'empirisme et du tâtonnement, que dis-je? ils seront les premiers dévorés par le scepticisme, parce qu'ils s'appuient sur l'espace sans limites et que l'observation n'a trouvé encore aucun moyen de s'assurer s'il existe un infiniment grand, s'il existe des infiniment petits, s'il existe des points, des lignes et des surfaces, si l'étendue est homogène et continue partout et dans toutes ses combinaisons.

Laissons maintenant les objections et concluons. Si les propositions mathématiques sont des connaissances rationnelles, générales, nécessaires, catégoriques, *a priori*, elles sont des connaissances *philosophiques*; car les connaissances philosophiques, en tant que la philosophie est la science des

(1) J. Delbœuf, *Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats*, Liège, 1860.

principes, comme l'histoire est la science des faits, ont précisément les mêmes caractères. Les mathématiques, en effet, font partie de la philosophie: elles appartiennent à la philosophie de la nature. La nature peut être considérée dans sa matière et dans sa *forme*. La matière à l'état organique ou inorganique est l'objet des sciences naturelles; la forme, l'objet des sciences mathématiques. Il y a deux formes opposées qui conviennent à tous les corps: la forme de la coexistence en vertu de laquelle les objets se trouvent ensemble dans un même tout, et la forme de la succession, en vertu de laquelle les corps se transforment et passent d'un état à un autre: la première est l'*espace*; la seconde, le *temps*. Le temps et l'espace se combinent dans le *mouvement*, qui exprime, en effet, un changement de position, ou la translation successive d'un corps d'un lieu à un autre. Le temps, l'espace et le mouvement sont homogènes, continus, divisibles. Chaque partie de l'espace est semblable à l'espace entier quant à son essence; chaque partie est elle-même un tout, qui a longueur, largeur et profondeur, mais un tout limité. Un tout limité est une *quantité* ou une grandeur, un quantum. Toutes ces propositions sont indépendantes de l'observation et empruntées à la métaphysique. Or les mathématiques sont la science de la quantité considérée en elle-même et dans ses applications au temps, à l'espace et au mouvement. Elles se développent par le seul effet du raisonnement, tandis que l'expérience est indispensable dans les sciences naturelles. Herschel a très bien marqué cette différence. « Un homme intelligent, livré à lui-même et maître de prendre son temps, peut comprendre toutes les vérités mathématiques, en partant de ces simples notions d'espace et de temps, dont il est impossible qu'il se dépouille sans cesser de penser. Mais, quelque effort qu'il fasse, le raisonnement ne lui apprendra jamais ce que deviendra un morceau de sucre si on le plonge dans l'eau; il ne lui apprendra pas davantage quelle impression un mélange de bleu et de jaune produira sur ses yeux (1). »

(1) J. F. W. Herschel, *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*, n° 66, trad. de l'anglais. Paris, 1834.

Nous sommes d'accord avec Kant sur le caractère des connaissances mathématiques, mais nous n'admettons pas avec lui que ces connaissances aient, quant à la certitude, un rang exceptionnel dans l'ensemble des propositions de la philosophie pure. Sans aucun doute, les mathématiques ont un objet plus simple, une langue plus exacte que la métaphysique, et se prêtent mieux à être représentées dans l'imagination; les démonstrations y sont plus faciles, parce qu'elles sont dégagées de toute considération relative aux intérêts moraux et matériels de l'homme et concentrées uniquement sur les formes éternelles de la nature; l'évidence par suite y est plus étendue qu'en aucune autre science. Nous ne contestons aucun de ces avantages, nous disons seulement qu'ils ne font pas entre les mathématiques et la métaphysique une différence telle, que la première soit une science exacte et la seconde une science apparente ou une illusion. Car, d'une part, les premières propositions de la géométrie, les axiomes ou postulats relatifs à l'espace, à ses caractères, à ses dimensions, sont plutôt métaphysiques que mathématiques: ce sont des lemmes empruntés à la synthèse générale de la raison, que la géométrie ne démontre pas et qui lui ôteraient à elle-même le titre de science si la métaphysique n'avait aucune valeur certaine; et d'autre part, il y a des principes philosophiques qui sont aussi évidents que les propositions les plus évidentes de la géométrie. Comment nier que chaque chose est ce qu'elle est, que de deux attributs contradictoires elle en a un et n'a pas l'autre, que tout phénomène suppose une cause et toute propriété une substance, quand les sceptiques eux-mêmes sont obligés de s'en rapporter à ces vérités pour défendre leur thèse? Il n'est donc pas possible qu'il y ait entre les mathématiques et la philosophie pure toute la distance de la vérité à l'apparence. Ce qui est vrai, c'est que la philosophie, ayant pour objet l'ensemble des principes, s'occupe de problèmes bien plus compliqués et plus difficiles à résoudre que ceux de la géométrie. La question de l'âme, de l'univers ou de Dieu est autrement féconde et soulève de tous autres intérêts que la question du cercle ou du

carré. Voyons cependant les objections dans la « Critique de la raison pure. »

Kant commence par distinguer entre les jugements analytiques, où l'attribut est implicitement renfermé dans le sujet et résulte de sa décomposition, et les jugements synthétiques, où l'attribut est une donnée nouvelle, transcendante, qui s'ajoute au sujet. Puis il applique cette distinction à nos connaissances expérimentales et à nos connaissances rationnelles. Les jugements d'expérience ou à posteriori sont synthétiques, mais ils sont limités comme l'observation et ne peuvent atteindre même par induction, qu'à une généralité comparative, sous la réserve des exceptions que l'avenir amènera peut-être. La nécessité et l'universalité réelle sont des marques certaines d'une connaissance à priori, d'une connaissance rationnelle ou philosophique. Les jugements analytiques n'offrent rien de difficile. Mais les jugements synthétiques peuvent être à priori aussi bien qu'à posteriori, et alors on demande comment et de quel droit nous pouvons unir, dans une proposition universelle et apodictique, deux idées qui sont étrangères l'une à l'autre. Tel est le problème de la raison pure: « Comment sont possibles des jugements synthétiques à priori? »

Ici se rencontrent les mathématiques et la métaphysique: car l'une et l'autre science, dit Kant, ne contiennent que des jugements synthétiques à priori (1). On connaît la solution de l'auteur: les mathématiques sont possibles, la métaphysique est impossible comme science et doit se borner à une pure critique. Si donc la métaphysique est impossible, ce n'est pas parce qu'elle va au delà de l'expérience, ni parce qu'elle renferme des propositions synthétiques, car elle partage ces deux caractères avec les mathématiques; c'est uniquement parce que nous avons une intuition pure de l'espace et du temps et que nous n'avons aucune intuition de Dieu, de l'infini, de l'absolu, des principes, en un mot des objets supra-sensibles. L'intuition pure de Kant est une intuition autre que celle que nous donnent les sens et l'imagina-

(1) Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Einleitung.

tion, c'est donc une intuition intellectuelle, l'intuition de la raison. On voit maintenant où gît la difficulté des connaissances philosophiques, en se plaçant au point de vue de Kant. Il s'agit de savoir si nous avons une autre faculté réceptive que la sensibilité, si nous possédons d'autres intuitions que celles de l'imagination, il s'agit enfin de la nature de la raison. C'est là une question de fait ou d'analyse psychologique, qu'il est aisé de résoudre après les travaux de Krause et de Cousin, et que nous avons résolue dans la « science de l'âme, » en concordance avec toutes les écoles philosophiques, à l'exception du sensualisme. L'intuition du temps infini et de l'espace infini est de même nature que l'intuition de l'être infini, et n'implique nullement que le temps et l'espace soient des formes subjectives de notre sensibilité. Kant s'en serait aperçu à coup sûr s'il avait seulement soupçonné que la matière de nos connaissances peut provenir d'une autre source que les sens. L'erreur qui lui a fermé la voie de la métaphysique se rapporte donc à la théorie de la raison, comme faculté intuitive, s'appliquant aux choses supra-sensibles. Cet obstacle levé, la métaphysique est possible. Mais ne dépassons pas le but. Occupons-nous d'abord des connaissances rationnelles en général, abstraction faite de leur valeur objective.

Toutes les connaissances rationnelles ou indépendantes de l'expérience sont générales, nécessaires, catégoriques, comme les propositions mathématiques que nous avons prises pour exemple. Quand on dit : « tout ce qui est déterminé a une cause, » on dépasse les limites de l'observation, car personne n'a pu observer tout ce qui est déterminé dans l'espace et dans le temps infinis ; de plus, si la proposition est vraie, elle doit aussi s'appliquer au monde spirituel et au monde physique, comme genres distincts ou déterminés, bien que l'observation ne puisse rien nous apprendre au sujet du monde considéré dans son ensemble. Cette énonciation ne contient ni condition, ni doute, ni réserve : c'est un jugement catégorique, apodictique, universel, c'est un *principe* philosophique, exact ou non : la vérité objective

n'est pas maintenant en question, et il n'appartient pas à la logique de contrôler la valeur des principes de toutes les sciences. Quand on dit « l'âme est libre, » « le corps est pesant » quel genre de connaissances formule-t-on ? C'est selon, car les propositions ne sont pas nettement déterminées et comportent une double signification.

Dans la psychologie et dans la physique expérimentales, un auteur qui procède avec méthode entendra parler, non de toutes les âmes ni de tous les corps possibles, en quelque temps et en quelque lieu qu'ils existent, mais seulement des âmes et des corps qui ont été soumis à l'observation ; alors le jugement est assertoire et particulier : on avance un simple fait, sans préjudice de ce que l'avenir tient en réserve, on se prononce sur une propriété de quelques êtres, de ceux qu'on a pu observer. La connaissance en ce cas est empirique. Dans la psychologie rationnelle et dans la physique mathématique, les mêmes propositions auraient une extension incomparablement plus grande ; on poserait la liberté comme un attribut essentiel et nécessaire de l'âme, de toutes les âmes, dans la vie future aussi bien que dans la vie présente, et la pesanteur ou la gravité comme une *loi* de la matière applicable à tous les corps dans le ciel et sur la terre ; le jugement alors serait apodictique et universel, et la connaissance serait à priori, rationnelle, au dessus et en dehors de l'observation.

Kant avait donc raison : les véritables caractères de la connaissance à priori sont l'universalité et la nécessité (apodicticité) du jugement qui l'exprime, et ces deux caractères sont inséparables. Ce qui est rigoureusement universel, ce qui convient à toute une catégorie d'objets, sans exception, accuse une nécessité inhérente à la nature des choses, et réciproquement ce qui appartient nécessairement à la nature d'un être se retrouve dans tous les êtres de la même espèce. A ces deux signes de la connaissance rationnelle, on peut ajouter l'inconditionnalité ou l'absolu, qui se manifeste dans le jugement catégorique, opposé au jugement hypothétique. Ce qui est universel et nécessaire, soit en pensée, soit en réalité, est aussi, dans la même mesure,

indépendant de toute condition ou de toute relation avec un terme contraire. Si la liberté, par exemple, n'appartient qu'à quelques âmes, on doit demander sous quelle condition, dans quelles circonstances elle existe; si au contraire elle appartient nécessairement à toutes les âmes, elle peut bien avoir encore une cause supérieure, mais ne relève plus de conditions ultérieures, elle est impliquée dans notre nature et existe par cela seul que l'âme existe. La connaissance rationnelle se reconnaît donc au caractère catégorique, apodictique et général du jugement qui l'énonce. M. Cousin aboutit au même résultat quand il compare les idées de la raison aux représentations des sens et qu'il trouve dans les premières l'antécédent logique des secondes. A vrai dire, la philosophie depuis Socrate n'a jamais varié sur ce point capital, comme le démontrent la réminiscence de Platon, les catégories d'Aristote et la théorie des idées innées de Descartes et de Leibnitz; seules les doctrines sensualistes, en supprimant toute connaissance à priori, ont cherché à établir qu'il n'y a rien d'absolu, d'universel ni de nécessaire dans la pensée humaine. Les mathématiques sont un premier démenti donné à cette thèse.

Une vérité universelle, nécessaire, absolue s'appelle *principe* ou *loi*. C'est en ce sens que la philosophie est la science des principes et qu'elle est une science toute rationnelle, dégagée d'éléments empiriques. Les faits, les vérités particulières, contingentes, relatives, sont l'objet de l'histoire proprement dite. La philosophie de l'histoire combine les principes avec les phénomènes ou expose la loi des faits. La loi en effet est l'expression de ce qui est universel, nécessaire, absolu dans une série de faits variables. Quand on sait que tous les corps sont pesants, soit qu'ils se précipitent vers la terre ou qu'ils s'élèvent dans l'atmosphère, on connaît une loi de la nature. Les phénomènes sont multiples et changeants, la loi est une et la même; les corps sont à l'état solide, liquide ou gazeux, mais tous ont cela de commun qu'ils pèsent: en l'absence de tout obstacle, tous se portent vers le centre du globe avec la même vitesse, à masses et à distances égales, et s'ils diffèrent de composition ou de

situation, ils s'attirent en raison directe de leurs masses, en raison inverse du carré des distances, toujours de la même manière dans les mêmes circonstances, toujours d'une façon exactement déterminable dans des circonstances déterminées. Le jugement: « tous les corps sont pesants » équivaut donc à une loi de la matière. Il en est de même de ces autres jugements: « tous les corps se meuvent, s'échauffent, se combinent, » autant de propriétés universelles et nécessaires, autant de lois. Les cas et les accidents sont innombrables, mais ils se ramènent à l'unité dans les lois du mouvement, du calorique, de l'affinité. Il y a quelque chose de nécessaire, d'absolu, d'immuable, dont aucun phénomène ne s'écarte: voilà la loi. Mêmes rapports dans le monde spirituel; les âmes aussi ont leurs lois, mais en vertu de leur liberté, elles peuvent donner ou refuser leur acquiescement; les lois de l'esprit et du cœur sont nécessaires en elles-mêmes, mais doivent être exécutées par la volonté libre; la nécessité physique ou la fatalité fait place à la nécessité morale, au devoir.

La connaissance rationnelle est donc la connaissance des lois ou des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. La connaissance des lois, en d'autres termes, appartient à la partie rationnelle des sciences, comme la connaissance des faits est du ressort de l'expérience. Telle est la différence entre la physique mathématique et la physique expérimentale, entre la psychologie spéculative et la psychologie limitée à l'observation. La physique pure est toute discursive et n'exige aucune intuition sensible; elle se développe par la puissance du raisonnement et consiste en une série de théorèmes. La physique expérimentale, au contraire, est toute intuitive, et n'exige pas la connaissance des principes; elle se développe uniquement par l'observation et consiste en une série de problèmes. On se fait souvent illusion à ce sujet dans les sciences naturelles, et sous le prétexte que nous commençons par observer les choses et que les faits ne sont jamais en contradiction avec les principes, on prend un théorème, une proposition générale et apodictique, pour le résultat ou la conclusion d'un problème.

La loi ne résulte pas de l'expérience. La loi est universelle, nécessaire, immuable, tandis que les faits ont les propriétés contraires. L'induction n'aboutit pas à une loi certaine, mais à une présomption, à une *hypothèse* ; seulement il se peut que l'hypothèse soit vraie, et elle se transforme en loi, quand elle est confirmée par la déduction. C'est à la métaphysique à démontrer les principes de toutes les sciences. Dans l'état actuel de nos connaissances, les lois de la nature, sans en excepter l'attraction de Newton, passent encore pour des hypothèses aux yeux mêmes des savants.

La connaissance rationnelle a pour objets soit les *êtres*, soit les *propriétés*, considérés dans leur essence éternelle et nécessaire. Les êtres finis, âmes et corps, qui se manifestent dans le temps et dans l'espace, nous sont donnés par une intuition sensible et sont soumis à l'observation interne ou externe. Mais au dessus des êtres finis, en dehors des limites des sens et de l'imagination, nous concevons par la raison pure des êtres uniques dans leur genre, qui composent le monde dans son ensemble, et au dessus de l'univers nous soupçonnons encore Dieu. De tous les corps nous formons la nature; de tous les esprits le monde spirituel; de tous les êtres raisonnables, l'humanité. Nous disons que ces êtres sont uniques dans leur genre et que chacun d'eux s'étend peut-être à l'infini dans sa sphère; car l'idée de l'humanité n'est pas épuisée par un nombre déterminé d'hommes, et du reste on ne peut indiquer aucune raison suffisante pour tel nombre plutôt que pour tel autre. Il est donc plus conforme à la raison d'admettre une infinité de corps dans la nature, une infinité d'âmes dans le monde spirituel, une infinité d'hommes dans l'humanité, et de croire alors que tous les êtres finis, esprits, corps et hommes, se meuvent et se développent dans l'espace et dans le temps infinis. Nous avons une intuition intellectuelle de ces trois genres de la réalité, mais la déduction seule peut nous apprendre si cette intuition pure de la raison a une valeur objective; car l'intuition sensible ou l'observation, appuyée sur l'induction et sur l'analogie, ne peut plus nous servir dans ces régions supérieures. Ces questions trouveront mieux leur place dans la

suite (1). Occupons-nous d'abord de la connaissance rationnelle des propriétés, qui préparera la solution du problème de la légitimité de la pensée humaine et servira d'introduction à l'affirmation de l'existence de Dieu, comme principe de la science.

La connaissance à priori des propriétés comprend trois points. Nous connaissons des propriétés qui sont censées appartenir à toutes choses, qui se trouvent également dans toutes nos pensées et qui sont alors les lois de l'activité intellectuelle : ce sont les *catégories*. Nous connaissons des propriétés qui expriment l'*ordre moral* du monde, qui sont les lois de notre activité libre et de nos relations sociales : ce sont les idées du bien, du beau, du vrai, du juste. Nous connaissons enfin des propriétés qu'on regarde comme les attributs ontologiques de *Dieu*, en qui se résument toutes les lois : ce sont les idées de l'infini, de l'absolu, de l'immuable, du nécessaire, de l'éternel. Nous examinerons successivement la connaissance que nous possédons de ces trois groupes de prédicats, et nous montrerons que cette connaissance est indépendante de toute observation.

Les idées les plus simples sont celles de l'être, de l'essence, de la forme, de l'existence, de l'unité, de l'identité, de la quantité, de la qualité, de la relation, de la dépendance, de la cause et de l'effet, du tout et de la partie. Nous trouvons d'abord que ces *catégories* sont réalisées en nous, qu'elles sont *nos* propriétés, et en ce sens elles sont réellement innées, comme le soutenait Leibnitz contre Locke, puisqu'elles sont naturellement empreintes dans l'âme, indépendamment de la connaissance que nous en avons. L'esprit est constitué sur le modèle des catégories, et peut les découvrir sans sortir de chez lui, par le seul développement de la connaissance immanente. Tout homme qui s'interroge avec bonne foi reconnaît qu'il est un être ou une chose, et quand il se demande *ce* qu'il est, il obtient son essence : il est un, il

(1) Krause, *Die Lehre vom Erkennen : Nichtsinnliche Behauptungen über die Natur, die Vernunft und die Menschheit*. Göttingen, 1836.

est lui-même, il est tout ce qu'il est, il est son essence une et entière, une et identique. Le corps est posé dans l'espace, sous la forme de l'extension en longueur, en largeur et en profondeur; l'âme est repliée en elle-même sous la forme de la concentration et manifeste ce caractère dans le sens intime. En tant que son essence est posée, le moi existe; son existence propre fait sa substantialité, et s'il existe hors de nous d'autres substances, qui forment un monde extérieur, nous sommes limités, dépendants, soumis à des conditions étrangères, enveloppés dans toutes sortes de relations. Non seulement l'âme sait qu'elle existe, mais elle a conscience de son activité et de sa vie, elle voit qu'elle change en passant successivement d'une pensée à une autre, quoique son essence et ses propriétés restent immuables; elle apprécie son activité au point de vue de la qualité et de la quantité, elle est spontanée, elle est une force qui se déploie, elle est une cause qui se développe par une série continue de phénomènes (1).

Ces mêmes catégories qui président à notre constitution spirituelle, non seulement comme formes de l'entendement, dans le sens de Kant, mais comme attributs de notre essence, accompagnent ensuite la pensée dans tout le cours de ses actes et servent à déterminer tous les objets transcendants de l'intelligence. Elles deviennent alors les principes régulateurs de la connaissance. Nous ne pouvons rien concevoir en effet que par l'application des catégories. Tout objet de la pensée se présente nécessairement à l'esprit comme substance ou comme propriété, spirituelle ou physique, finie ou infinie, et aussitôt que nous voulons le juger, nous lui donnons une qualité et une quantité, une relation et une modalité. Tâchez de comprendre une plante, un astre, un ange, la nature, le mouvement, autrement que comme des choses dont l'essence est une, identique, positive, qui existent en nous ou hors de nous, qui soutiennent des rapports avec elles-mêmes ou avec les êtres extérieurs, vous n'y parviendrez pas. Nous ne pensons et ne pouvons penser qu'à l'aide

(1) Cf. *Psychologie*, des Propriétés fondamentales de l'âme.

des catégories. Est-ce là un droit ou un abus de la raison, je ne le dirai pas en ce moment, mais à coup sûr c'est un effet de notre organisation spirituelle. La pensée est une manifestation de notre essence; par cela même que cette essence est organisée selon les catégories, nous ne saurions penser qu'avec les catégories, et tout autre mode de connaître doit nous paraître impossible. S'il y a là quelque vice, il est originel et irréparable. Mais d'un autre côté, s'il existe réellement un système de propriétés communes à toutes choses, les catégories doivent aussi s'appliquer au moi, et alors notre manière de penser est parfaitement légitime ou conforme à la constitution universelle: Là est la question d'où dépend la valeur de la pensée humaine. Nous devons en ajourner la solution, et signaler seulement la différence qui existe dans la certitude des catégories, selon qu'elles sont rapportées au moi ou au non-moi. Dans le domaine du moi, où la conscience est souveraine, chacun peut immédiatement affirmer ses propriétés, et s'il ne va pas au delà, il échappe aux objections du scepticisme. Mais dans le monde extérieur et dans la spéculation pure, où la conscience cesse de se faire entendre, avant de rien affirmer avec autorité, il faut savoir si les catégories ont une portée objective et transcendante.

Toute réserve faite au sujet de la vérité, les catégories sont l'objet d'une connaissance universelle, nécessaire, absolue. A tort ou à raison, nous les appliquons à tout ce qui est, sans tenir compte de l'expérience, et nous les exprimons par des jugements catégoriques, apodictiques et universels, comme des théorèmes: tout être a une essence; toute essence est une et identique à elle-même; toute chose est distincte de tout ce qui n'est pas elle; toute propriété suppose une substance; toute substance est active; toute partie est dans le tout; tout ce qui arrive dans le monde a une cause. Voilà bien des propositions *à priori*. Est-ce l'observation qui nous apprend que tout être a une essence? Non, car nous ne parlons pas seulement de quelques êtres, de ceux dont on a reconnu la nature, mais de tous les objets de la pensée, finis ou infinis, sans en excepter Dieu: l'universalité